

A close-up photograph of a young boy's face, looking slightly to the right. He has light brown hair and a white, fringed ruff collar. The background is dark and textured. The lighting is soft, highlighting his features.

L'infante
sauvage
Mario Pasa

roman

un endroit où aller
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE CABINET DES MERVEILLES, Denoël, 1995.

UNE HEURE À TUER, Denoël, 1998.

Illustration de couverture :
Portrait de Madeleine Gonzalès (détail), vers 1580

© KHM-Museumsverband

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-17408-8

MARIO PASA

L'infante sauvage

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

*Pour Jean-Michel et Lola,
qui m'ont accompagné
dans cette aventure,
chacun à sa façon.*

*Dans la peinture, enfin, le monde se tait.
Par elle, son silence est rendu visible.*

ARMAND FARRACHI,
Michel-Ange face aux murs, 2010.

*Tu es belle, ma petite âme, dans n'importe
quelle parure.*

HIPPOLYTE BOGDANOVITCH,
Douchenka, 1783.



Madeleine Gonzalès, huile sur toile, 123 × 86 cm.

DANS LE TABLEAU

JE SUIS NÉE avec la peur de naître et morte avec la peur de mourir. Entre ces deux instants, mes soixante-dix années de vie ne se sont pas écoulées : elles sont restées figées par cette sourde crainte que partagent toutes les créatures de Dieu et qui fait de l'humain une bête, de la bête un humain. Ayant été les deux, je l'ai doublement portée en mon ventre. Pour l'immense majorité des êtres, une si lancinante inquiétude est comme une respiration instinctive à laquelle ils ne prêtent pas plus attention qu'à la mécanique de leurs poumons ; et quand elle les saisit dans leur conscience, ils veulent en croire le motif extérieur à eux-mêmes.

À chaque seconde, je me suis sentie grosse de cette peur universelle. Jamais je n'en ai été distraite, y compris lorsque je jouais au bonheur. Elle m'a pétrifiée jusqu'à sécréter peut-être en moi une pierre véritable, ainsi qu'il s'en fabrique sous le nom de "bézoard" dans l'estomac de chèvres d'Asie. Je n'ai pas la preuve d'avoir nourri au fond de mes entrailles ce genre de concrétion prodigieuse, car à ma

mort nul n'a ouvert mon corps pour percer le secret du prodige que j'avais été moi aussi.

Il me semble que ces objets se forment autour de végétaux mal digérés ou de cailloux avalés par mégarde, à moins qu'ils ne naissent de la crédulité. Certains sont constitués de cheveux que les fous s'arrachent et dévorent, m'a-t-on signalé avec un méchant plaisir. Quoique très velue en plusieurs endroits du corps et de la figure, telle que mon père, mes frères et mes sœurs, sauf une, j'ai toujours pris soin de ne pas ingurgiter de poils. Je ne me suis pas égarée dans la sauvagerie, et au pire j'ai passé pour un petit animal savant.

Il peut paraître surprenant que je ne me sois pas rasée ou épilée quotidiennement, que je n'aie pas cherché à demeurer glabre au moyen d'onguents à la composition douteuse. Parfois tentée d'éliminer ce qui me poussait sur le dos des mains, j'ai dû y renoncer afin d'éviter entre celles-ci et mon visage, mes seules parties visibles, un défaut d'harmonie qui m'aurait donné l'impression de porter soit un masque pelu, soit des gants de peau. D'ailleurs, je n'avais pas intérêt à changer d'apparence en me dépouillant de ma toison. De hauts personnages me témoignaient un sentiment différent de l'affection qu'ils offraient à des animaux de compagnie. M'auraient-ils complimentée sinon sur mon esprit, ma civilité et mon incontestable grâce ?

Des siècles après ma disparition on a déclaré ma famille atteinte d'*Hypertrichosis universalis congenita* pour qualifier ce que d'aucuns considèrent comme une fourrure humaine et d'autres comme une chevelure animale. Le verdict d'hypertrichose universelle traduit trop littéralement notre pilosité surabondante et la fatalité congénitale prétend résoudre le mystère de notre rareté. Mais il faut avouer que de mon vivant on n'a pas forgé de termes pour expliquer notre aspect, ni pratiquement rien écrit sur nous, et depuis ma mort on a multiplié les erreurs dans le récit de nos existences, où manquent beaucoup de chapitres.

Le peu qu'on sait, je suis capable de le restituer plus ou moins ; ce qu'on répète à tort et à travers, je refuse d'y songer ; ce qu'on ignore, j'essaie de m'en souvenir. Cependant, je n'ai pas l'assurance d'être continuellement dans le vrai. Suis-je née en 1572 ? Ça m'arrange de le croire, et de toute manière j'ai été mise au monde durant cette décennie.

Moi l'enfant loup, lion, chat ou singe, moi la bête et la belle, moi Madeleine Gonzalès, je suis un être réel sans historiographe et une créature de conte sans auteur, je suis une image et veux oublier que je suis morte ; alors je dois me raconter moi-même afin d'incarner mon portrait en pied à l'âge de huit ans.

Sur le tableau de bonne taille qui a pour arrière-plan une caverne obscure, j'apparais seule et en

pleine lumière, éclairée par la blancheur de la fraise qui sépare ma tête de petit monstre de mes contours de petite fille. Le peintre a aussi représenté mon père, mon frère de trois ans et ma mère, malgré qu'elle soit née sans pelage. Nous avons chacun notre toile mais sommes exposés sur le même mur d'un château.

L'artiste s'est trompé en me dotant de mains non pileuses. Il a fait pareil pour mon père et mon frère. Eux en ont une qui effleure la roche. Les miennes hésitent entre le vide et le contact de l'étoffe ; la gauche est à la hauteur de mon ventre endolori. Est-il possible qu'une pierre de bézoard me torture en obstruant mes boyaux ?

Je souffre surtout à cause de la rigidité du busc. Cet ensemble de lames de bois est situé sous le corps piqué, l'armure en entonnoir qui m'emprisonne le tronc. La jupe en jaillit telle une cascade bouffante par l'effet du vertugadin placé dessous. La couleur de ma robe est une sorte de rose qui vieillit, contrairement à mon visage. La couleur du temps qui passe.

Mes manches, grises et assez ajustées, n'ont rien à voir avec celles à gigot, énormes, dont la cour de France raffolait dans ma jeunesse. Vêtue à la tudesque, c'est-à-dire à l'allemande, je ne respecte pas la mode, mais les Parisiens ne se vantaient-ils pas d'être accoutrés de mille façons, par exemple à la

poulonesque ou à la turquesque, et plus à l'italienne ou à l'espagnole uniquement ?

Je n'ai pas été le jouet de cette superfluité d'habits dénoncée par des sermonneurs sanglés de noir comme ma mère. Ils proclamaient qu'un individu qui se pare défigure l'œuvre divine. Dans mon cas, un accoutrement magnifique n'aurait pu défigurer ce qui l'était déjà aux yeux de la multitude. On accusait les riches atours de glorifier le corps pourrissable au détriment de l'âme immortelle ? Je réponds que sur mon portrait ils visent l'opposé : cacher mon corps avec ma belle âme.

Une fourrure faciale astucieusement relevée libère ma physionomie humaine et ma coiffure est dite "en ratepenade" parce que ce mot désigne la chauve-souris dans un parler méridional et qu'une crinière formant deux masses symétriques évoque les ailes ou les oreilles de cet animal. Me concernant, les gens mauvais jugeaient l'expression particulièrement opportune, mais pour une fois les femmes de mon époque avaient matière à m'envier mes poils : j'étais naturellement blonde et n'avais nul besoin de cheveux postiches et d'arcelets en fil d'archal afin d'obtenir les volumes nécessaires à ma parure de tête, où il y a de l'or, des perles et des pierreries.

Il y en a aussi ailleurs : mon corps piqué est rehaussé d'une guirlande de fleurs d'or serties de perles, de rubis et d'une émeraude presque noire ;

ma croix pectorale en or est incrustée d'émeraudes et pleure trois grosses perles en poire sur le velours de soie. Oui, ma robe est en velours de soie, mes manches sont en satin, et alors ? Des édits somptuaires réservaient les étoffes les plus précieuses aux souveraines, princesses, dames et damoiselles, mais du simple drap sur ma personne n'aurait-il pas terni des bijoux dignes d'une fille de sang royal ?

Mon père ne se disait-il pas de la meilleure noblesse, quelle qu'ait été sa véritable terre natale, et Henri II n'était-il pas comme un père pour lui ? N'ai-je pas été remarquée par la veuve de ce roi de France, Catherine de Médicis, mère des trois suivants ? Et l'illustre Ambroise Paré, chirurgien ordinaire d'Henri II et de François II, puis premier chirurgien de Charles IX et d'Henri III, n'a-t-il pas veillé sur ma santé avec plus de tendresse que de curiosité ?

Un certain jour de mon enfance, c'est lui qui a cru bien faire en me montrant un bézoard. Il en résulterait de terribles conséquences, mais le cher homme qui savait tant de choses ne pouvait pas savoir cela au moment où commence cette histoire.

À L'HÔTEL DES TROIS MORES

J'ENTENDS encore maître Paré me demander :

— Où es-tu, petit monstre ?

Je ne réponds pas.

En ce mois d'août 1580 à Paris, je vais avoir huit ans, l'âge éternel de mon image bientôt conçue, et lui soixante-dix. Comme il ne m'a pas vue en entrant dans son cabinet, il espère que je m'y trouve cachée à l'endroit habituel et veut s'assurer que je ne suis pas sortie de son logis en cette période de grand danger.

— Oublie ta désillusion d'aujourd'hui et viens regarder l'étrange pierre qu'est le bézoard.

Je reste silencieuse.

— Petit monstre ?

Longtemps après mes huit ans il me nommera ainsi ; toutefois, je n'existe pas dans ses considérations sur les 'monstres tant terrestres que marins, avec leurs portraits*'. Il les a certes rédigées un peu

* Les mots et passages encadrés de guillemets simples sont réellement d'Ambroise Paré. À de rares exceptions près, ils sont tirés de la deuxième édition des *Œuvres* [1579]. (N.d.A.)

avant ma naissance, mais le massacre des protestants a mis son imprimeur en fuite. Il aurait donc eu le loisir de m'adjoindre à son catalogue de créatures fabuleuses. Il ne l'a pas fait ni n'a mentionné mon père, puis il nous a ignorés dans la compilation de ses écrits tous en français, la seule langue qu'il sache.

Tandis qu'il continue de m'appeler doucement, je suis tapie dans un angle de l'étude, les doigts crispés sur un volume aussi lourd que la Bible. Il est mon unique jouet et j'en sais la page de titre par cœur : *Les Œuvres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du roi. Divisées en vingt-sept livres, avec les figures et portraits tant de l'anatomie que des instruments de chirurgie et de plusieurs monstres. Revus et augmentés par l'auteur pour la seconde édition. À Paris, chez Gabriel Buon. 1579. Avec privilège du roi.*

L'exemplaire ne quitte jamais la pièce en désordre. Néanmoins, il y change constamment de place, ce qui ne m'empêche pas de le récupérer dès que je m'installe ici. Je ne me sens nullement perdue en ce lieu rempli de science et de curiosités. Par contre, je chemine difficilement dans le très gros ouvrage, où des caractères minuscules pullulent sur treize cents feuillets : les matières si diverses dont il est question me sont encore péniblement accessibles sous toutes ces lettres agglutinées.

Mon apprentissage de la lecture n'étant pas assez avancé à l'arrivée de cette deuxième version des

Œuvres, j'en ai patiemment examiné les trois cent soixante et une illustrations : beaucoup parmi les nouvelles reproduisaient des monstres mais j'étais absente une fois de plus. Je me suis consolée en pensant découvrir des commentaires sur moi lorsque je pourrais dévorer des chapitres entiers. Avant même d'en faire l'effort, j'ai su par ma mère que je n'avais pas été incluse dans les additions, alors que mon père l'avait priée de me taire la vérité. Sa méchanceté à elle a toujours contrecarré sa bienveillance à lui.

À présent que je lis à peu près, c'est mon orgueil blessé qui m'aveugle : je mets de la mauvaise volonté à comprendre les démonstrations d'un parfait connaisseur de la machine humaine qui persiste à ne rien noter à mon sujet.

— Allez, sors de ton repaire ! me commandait-il gaiement.

Ambroise feint la bonne humeur quand ça va mal, comme ces temps-ci.

Il me devine derrière une armature de bois. Elle maintient debout le personnage embaumé que par jeu nous avons baptisé "Notre Ami". À lui au moins maître Paré concédera dans un prochain livre un passage dont je retiendrai des bribes :

'Je puis dire avoir un corps en ma maison, lequel me fut donné... après avoir été exécuté par justice... et levai presque tous les muscles du corps de la partie dextre afin que, lors que je veux faire

quelques incisions à quelque malade, voyant les parties de récente mémoire, je sois plus assuré en mes œuvres... Pour lequel mieux conserver, je le piquai d'un poinçon en plusieurs endroits afin que la liqueur pénétrât au profond des muscles...'

Cet embaumé qui a la vie dure est un témoin de choix contre les insinuations de ceux qui jugent le chirurgien de quatre rois incapable d'immortaliser les cadavres. Pour éviter la putréfaction, leur rétorque ce dernier, les défunts devraient être 'trempés et salés soixante et dix jours, comme les anciens faisaient, dedans le vinaigre et choses aromatiques', et pas seulement 'vidés et lavés d'eau de vie et de vinaigre'.

Moi, plus tard, serai-je embaumée ou empaillée ?

Si j'étais morte enfant, j'aurais souhaité qu'on me fige, embaumée ou empaillée, sur la vertèbre démesurée qui me sert souvent de siège au centre du cabinet. Elle provient d'une baleine, qu'Ambroise Paré décrit comme 'le plus grand monstre poisson qui se trouve en la mer'. En 1565, pendant la longue pérégrination de la cour, il est allé soigner un prince dans le village de Biarritz. Là, il a rencontré les pêcheurs téméraires qui depuis des tours de guet repèrent ces géants marins, et j'ai bien en tête la gravure qui reconstitue dans ses *Œuvres* la façon de découper l'animal vaincu.

Beaucoup plus qu'un souvenir de voyage, l'os qu'il a ramené de si loin réveille sa respectueuse affection

pour feu Charles IX, adolescent fragile envers lequel il avait redoublé de vigilance durant leur déambulation de vingt-sept mois dans le royaume.

Il faisait mieux que servir le roi de France : il l'aimait, lui montrait instruments et membres artificiels de son invention, lui narrait ses aventures aux armées, tragiques ou burlesques, et comment il secourait avec un même zèle les plus nobles seigneurs et les plus simples soldats. En captant l'attention du garçon il l'obligeait à rester tranquille après des parties de chasse ou de paume enragées, il tentait d'établir la paix dans cette tête qui avait été couronnée trop jeune et que le tumulte sanglant de la guerre civile avait vieillie trop tôt.

Maître Paré n'a pu retenir Charles ici-bas plus de vingt-quatre ans ni l'embaumer avec les maigres moyens autorisés. Il a dû accepter qu'on enferme sa dépouille dans un cercueil de plomb au bout de quelques jours de décomposition ; mais les joies que tous deux avaient partagées, il les a gardées intactes au fond du cœur.

Cette loyauté presque paternelle devenue douloureuse nostalgie, il en parle fréquemment quand je suis assise sur la vertèbre de baleine ; devant les visiteurs, en revanche, il se contente pudiquement de présenter l'os comme une 'chose monstrueuse' parmi d'autres réunions chez lui, embaumées, empailées ou conservées par de mystérieux procédés.